

Le retour de l'alexandrin

Gérard Gromer
13 juillet 2012

« *Crise du langage, crise de vers* »

Mallarmé



Je pensais ne plus la revoir, Nathalie Kosciusko-Morizet. Que c'était fini ! Elle-même, parfois, n'y croyait plus et répétait, découragée, épuisée : « Bientôt, on ne parlera plus de moi ! » Et puis l'espoir revenait, le goût de l'affrontement, le besoin de légitimité, l'obligation éthique de faire barrage à un adversaire honni.

Une campagne, ce sont des militants besogneux, des tracts, des affiches collées, du porte à porte, des apparitions sur les marchés, des prospectus distribués sur les parkings des centres commerciaux. C'est l'ouverture d'une permanence, un QG avec des collaborateurs, des stratégies, du travail sur les foyers d'abstention, des rencontres, des réunions, des directives. C'est prouver sa disponibilité, sa proximité avec les gens, écouter, parler avec assurance, trouver les mots simples, justes, l'éloquence naturelle, la formule à consommer sur place. Et convaincre, convaincre, convaincre.

Difficile d'oublier l'épreuve qu'aura été, pour ses admirateurs, ce dimanche du deuxième tour, les supporters survoltés, massés autour de l'estrade vide de la salle du rez-de-chaussée de la mairie de Longjumeau, scandant « Nathalie, Nathalie », condamnés à attendre jusqu'à 21h45 les signes avant-coureurs de son arrivée. Et sa

silhouette enfin, là-bas, son chignon surveillé mais pas trop, avec de petites tresses, la chute de ses épaules, la jeunesse de sa démarche, et ce mélange d'autorité, d'élégance, de retenue, lorsqu'elle est montée à la tribune, qu'elle a pris le micro et qu'est venue la déclaration tant attendue : « J'ai l'honneur d'être en tête avec 51 % des voix ! »

On la savait hostile aux thèses lepénistes et aux tentatives d'allégeance avec l'extrême-droite. Son pamphlet *Le Front anti-national* affichait sa détermination. Son camp l'avait désapprouvée lorsque, à contre-courant, elle avait fait savoir qu'elle voterait socialiste si elle avait à choisir entre un candidat PS et un représentant du Front National. Les gros bras frontistes, en réaction – réponse du berger à la bergère – avaient distribué dans sa circonscription de l'Essonne des tracts appelant à voter socialiste. Pour Marine Le Pen, en effet, la défaite de l'ancienne ministre de Sarkozy était une priorité d'autant plus réaliste que, sur les terres de NKM, le FN se retrouvait en position d'arbitre. La défaite du candidat socialiste, malgré les oukases lepénistes, a été l'une des bonnes nouvelles de ces législatives. D'autant plus qu'en gagnant cette bataille citoyenne, Nathalie Kosciusko-Morizet, non seulement gardait sa légitimité, mais effaçait en même temps les mauvais souvenirs laissés par la campagne présidentielle et retrouvait son honneur.

Sarkozy et ses proches conseillers ultra conservateurs étaient persuadés qu'ils ne gagneraient et ne prendraient la France qu'en durcissant la campagne. La ligne ultra populiste poussée jusqu'au paroxysme pour siphonner les voix du Front National, la mue idéologique vers un nationalisme d'un autre temps ne faisaient certes pas l'unanimité à droite. Mais les plus hautes autorités, mises au pied du mur par l'Elysée, se taisaient et acceptaient en s'y adaptant l'abaissement moral et intellectuel généré par cette bataille présidentielle indigne. Nathalie Kosciusko-Morizet s'était elle aussi laissée prendre et participait aux déplacements de campagne aux côtés du candidat. Elle était loyale tout en sachant se montrer indépendante, indisciplinée, courageuse. On se souvient de l'épisode Borloo, de sa position à contre-courant de celle des ténors de l'UMP favorables à la généralisation des OGM en France. De ses démêlés avec ses collègues de l'industrie, de l'économie, de l'agriculture. De son opposition à l'exploration du gaz de schiste en Ardèche, dans la Lozère, en Île-de-France. Il lui est arrivé d'être sanctionnée, mise au purgatoire d'un

secrétariat d'État, privée de voyage officiel. Mais elle était aussi capable de surmonter ses désaccords et de réciter le catéchisme des communicants élyséens, de partager avec les cadres de son parti les « éléments de langage ».

Sarkosy avait fait hurler les Morano, les Pelletier et tous les partisans de la ligne dure, quand il a fait de NM la porte-parole de sa campagne. « C'est une erreur de casting ! » « Elle n'est pas des nôtres ! » Du point de vue populiste, le porte-parole doit être rugueux, teigneux, virulent, envahissant. Ne pas craindre de montrer sa mauvaise foi. Bref, le contraire de la délicate et très réfléchie députée-maire de Longjumeau, ce pur produit de la petite élite. Sans doute Sarkosy, en la désignant, a-t-il voulu la tester, la neutraliser, voire l'essorer, pourquoi pas, ou du moins la sadiser en la forçant à défendre des idées qui insultaient ses convictions. Parmi les pires souvenirs de sa vie politique, il y a la visite du président candidat chez elle, dans son fief de Longjumeau. Elle se montre empressée, accueillante, attentive au bon déroulement du programme. C'est elle qui tend le micro quand Sarkosy, sous les projecteurs et l'œil de la télé, devant une foule massée qui, elle aussi, se donne en spectacle, laisse tomber des propos qu'il a délibérément choisi de prononcer à Longjumeau, et dont il sait qu'elle ne pourra les digérer : « Marine Le Pen est compatible avec la République ». Une phrase aussitôt répercutée par les médias, et qui va lui empoisonner l'existence.

Je revois ce moment où NKM va « avaler son chapeau ». J'ai son lumineux visage en gros plan sur mon écran. Il se trouble, un nuage passe, l'affaire de quelques secondes. C'est le reniement de NKM, filmé en direct. Il existe dans l'Eglise Notre-Dame des Blancs Manteaux un panneau en bois sculpté, je crois non loin de la chaire baroque. Il représente le reniement de Saint Pierre. On devine, au fond, un coq. Celui qui, selon les Evangiles, a chanté trois fois. Pour NKM aussi, le coq, à trois reprises, a chanté. Mais, comme a dit un député : « Quand on a pris place dans le grand huit, il n'est pas question de descendre, même si on a envie de vomir ! »

Peut-être, en intégrant NKM comme porte-parole, Sarkosy espérait-il aussi se donner de l'air, éviter d'être prisonnier des ultra, de s'enfermer avec des conseillers qui prenaient toute la place et faisaient le vide autour de lui. Et puis, disposer d'une femme comme elle, grande, fière, bien faite, intelligente, cultivée, qui parle sous votre

contrôle, cela ne se refuse pas. On a dit qu'elle était un ange du ciel, la sylphide du président. Un journaliste mondain l'a rapprochée des préraphaélites et a vu en elle une Ophélie. D'après moi, elle sort plutôt d'un tableau de Fragonard. Elle a dans sa grâce un tour unique, qui fait remonter jusqu'à nous une sensibilité d'Ancien Régime, quelque chose de fier, d'aristocratique qui, par la vertu de la galanterie, de la conversation, de l'art de vivre, limite la violence et ouvre aux femmes l'exercice du pouvoir sans avoir à se soumettre au désir des hommes. Nathalie Kosciusko-Morizet est indiscutablement féminine. Elle incarne un féminisme à la française, aux antipodes du féminisme venu des États-Unis, dogmatique, sans nuance.

Pas de doute, NKM est de droite. Son cerveau est de droite, son organisation nerveuse, son corps. La gauche ne produira jamais un corps pareil. Ni d'ailleurs le populisme, ou l'affairisme, l'arrivisme, l'activisme, le clientélisme, qui sont autant de composantes du sarkosisme. Pendant le quinquennat, NKM et Sarkozy ont évolué avec aisance sous les ors des palais de la République. Mais ils ne sont pas du même monde et ne parlent pas la même langue. Je lis sur les lèvres de NKM d'autres mots que le triste jargon des marchés, le sabir de la finance, la logorrhée du business, la novlangue néolibérale. Et j'imagine mal les riches donateurs de l'ex-parti présidentiel – banquiers, grands patrons, nouvelles fortunes qui rachètent en ce moment même les châteaux et les biens de la vieille noblesse française – en train de se mobiliser pour tirer vers les sommets cette jeune femme à la fois trop moderne, trop imprévisible et cependant traditionnelle et classique.

Ils ne sont pas du même monde, pas du même milieu. NKM est le fleuron le plus récent d'une dynastie politique qui compte un arrière grand-père sénateur-maire, un grand-père résistant et ambassadeur, un père longtemps maire UMP de Sèvres, qui a servi Pompidou et Giscard. Et si on remonte dans la généalogie, on trouve même un ancêtre fondateur, Tadeusz Kosciusko, héros de l'indépendance des États-Unis et de l'insurrection polonaise. Face à ces quartiers de noblesse se dresse le storytelling de Sarkozy. C'est, paraît-il, sur les bancs de l'école que lui serait venu ce rêve de gosse, devenir président de la République comme d'autres songent à se faire pompier, pilote ou chirurgien. C'est au lycée que sont nés sa vocation, son obsession, son plan. Qu'il y a pensé, qu'il s'y est préparé, qu'il a forcé son destin.

Bref, et pour faire vite, on peut dire de Sarkozy, comme d'ailleurs de son clone, J.-F. Copé, qu'il est entré en politique par l'escalier de service.

Nathalie Kosciusko-Morizet, qui a intériorisé les bonnes manières, maîtrise très naturellement les convenances. Ainsi épluche-t-elle avec science et selon les règles une pêche très mûre servie au dessert. Une épreuve qui figure au concours organisé par le Quai d'Orsay pour l'admission dans les ambassades, les consulats. Nous n'en demandons pas tant à l'ancien maire de Neuilly, mais reconnaissez que notre olibrius est inculte, secoué de tics, décadent, vaudevillesque, sentimental et fleur bleue comme une midinette. Qu'il a très mauvais goût et que nous n'avons pas attendu la miniaturisation des caméras et des magnétos, qui lui ont arraché son « Casse-toi, pauv' con », pour nous convaincre que le ventriloque du parolier Guaino casse avec conviction les codes et balaye sans complexe les tabous verbaux.

Un professionnel de la politique, qu'il soit de droite ou de gauche, député, sénateur, dircab, ministre, pour être du sérail, connaît la filière : l'ENA, Sciences-Po, stage dans un cabinet d'avocat. Tel n'est pas le cas de Nathalie Kosciusko-Morizet. Pour gagner les sommets de l'État, elle a fait valoir d'autres arguments. Sa personnalité dans le gouvernement Fillon était à part. Solitaire, atypique, elle n'est l'épigone de personne et a sa parole propre. Chirac la traitait d'emmerdeuse. Et pour cause : c'est une surdouée, une ultra-compétente, une hyper-diplômée. NKM est ingénieur de formation, sortie de Polytechnique et, ce qui ne gêne rien, elle a achevé ses études dans la marine nationale. Elle a été chef de quart, et cette quasi sang-bleu, qui dit parfois des gros mots, a dû chanter, j'imagine, les chansons de salle de garde avec l'équipage. Mais je la vois aussi au bal, entourée d'officiers, sur un croiseur, en tenue de soirée.

L'ambitieuse polytechnicienne n'avait pas, ces cinq dernières années, que des sympathisants, des alliés. Elle avait souvent irrité ses confrères de l'UMP. J'ai évoqué ses coups d'éclat à propos des OGM, l'inquiétude qu'elle inspirait aux lobbyistes. Cette femme savante qui, en 2017, lors de la prochaine présidentielle, se trouvera à mi-chemin de sa vie – « nel mezzo del cammin... » – dans la plénitude de ses capacités, est très bien placée pour comprendre autrement que les économistes, les juristes, les dynamismes sociaux, technologiques, scientifiques et artistiques du

monde contemporain. Son passage au secrétariat à l'économie numérique lui a permis de faire le tour des méfaits et des avantages des technologies et réseaux numériques dont il importe, en effet, de tirer le meilleur parti. Sa bise en 2008 à José Bové signalait aux cadres scandalisés de l'UMP que l'écologie était à chercher au-delà de la matrice traditionnelle des écologistes, qu'elle était l'affaire de tous, et qu'ils étaient nombreux ceux qui, dans la société, se méfiaient des experts, des biotechnologies, et s'inquiétaient du devenir de l'eau, des poissons, des ressources naturelles, de la biodiversité. Quand, prise au mot, elle est propulsée en 2010 ministre de l'écologie après le départ de Borloo, elle est aux premières loges pour prendre la mesure de l'insouciance de certains responsables politiques, de leur insensibilité aux arguments, et pour comprendre comment la dictature des marchés, la logique de la consommation, la compétition mondiale, la corruption, la pesanteur des bureaucraties détournent en permanence la question écologique.

Les grandes messes à ciel ouvert du Troisième Reich, certaines cérémonies sportives filmées par Leni Riefenstahl ont laissé de bien mauvais souvenirs. Elles auraient dû abolir pour toujours les meetings. Hélas, ceux-ci perdurent et on n'a jamais vu un candidat à la présidentielle s'en offusquer et décider, sinon de faire l'économie de ces manifestations de masse, du moins d'en éviter les mises en scène hypnotisantes, d'interdire les énormes symétries frontales et définitives et les symboles superlatifs, les slogans guerriers et intrusifs, les décibels. Mais il se trouvera toujours quelqu'un pour expliquer qu'une campagne électorale sert aussi à offrir aux foules l'occasion d'exprimer des sentiments collectifs.

Sarkosy et ses auxiliaires avaient organisé trois rassemblements géants en plein air : Villepinte, la Concorde, le Trocadéro. Le président candidat, chez qui la détestation de mai 68 est une seconde nature, avait choisi le 1^{er} mai pour faire du meeting sur l'esplanade du Trocadéro, dédié aux « vrais travailleurs », le remake – cela n'a pas été assez noté – de la manifestation nationale de soutien à De Gaulle. On avait vu alors, souvenez-vous, sur les Champs-Élysées, à la tête du sinistre cortège, un Malraux hagard et drogué dans les bras d'un Debré somnambulique et, au deuxième rang, déjà, le photographe mondain, l'homme de compagnie de Liliane Bettencourt, François-Marie Banier. Au Trocadéro, dans l'écrasant environnement totalitaire d'une architecture monumentale datée de 1937, face à un océan de drapeaux tricolores et

devant une foule en état second et braillarde, ou plutôt devant un « nous » en commun et sans limites, inscrit en chaque individu, le truqueur en chef, sur son char triomphant qui, pourtant, en avait fait des tonnes depuis le début de la campagne et brassé le vide avec aplomb, cet après-midi-là avait osé ses formules les plus incongrues et pathétiques à force d'être ineptes : « Vous êtes le visage radieux de la France » !

Difficile de se représenter la délicate Nathalie à la tribune d'un de ces méga-rassemblements organisés pour exhiber le candidat Sarkozy. De la voir se mesurer à ce bloc d'intensités qu'est une foule en effervescence, qui s'étend à perte de vue, jusqu'à investir les rues avoisinantes. Est-elle allée aux meetings de la Concorde, de Villepinte ? Lui a-t-on demandé une apparition ? De jouer à la potiche de luxe ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'y a pas pris la parole. Par contre, la porte-parole a bien été priée, non seulement de se montrer à la manifestation conservatrice du 1^{er} mai au Trocadéro, mais d'y parler. De s'adresser à cette foule bigarrée, massée en étoile autour de l'esplanade, comme si on avait besoin de l'impliquer dans cette incroyable mascarade et de prouver qu'elle cautionnait la fable du candidat du peuple !

Un meeting, c'est une grande messe. Il faut savoir embarquer la foule qui vous supporte et dont vous êtes le héros. Créer le culte, la dévotion. Et s'adresser à tous. Nathalie Kosciusko-Morizet, on s'en doute, n'a pas su chauffer ni même accrocher cette masse de gens qui s'était exposée en se réclamant de la France profonde. Il aurait fallu des mots d'ordre, des formules, de la fulmination, du prêt-à-porter. Nathalie, elle, rêvait de toucher le public par le cœur et l'intelligence. De séduire. De susciter l'éveil, la complicité, l'illusion qu'elle s'adresse à chaque participant en particulier. Elle a déclamé, mais sans succès. Et ne trouvant ni les mots ni le ton ni le rythme ni le carburant, elle s'est étiolée et a fini par s'éteindre.

NKM, qui n'a jamais rien voulu à demi, ne cache pas ses ambitions. Dans la bataille pour le leadership, elle a sa place. Beaucoup la craignent. Elle inquiète notamment le clan Copé. Au contraire, d'autres ont compris qu'elle était seule de sa génération à avoir une identité propre. Ils sont séduits par son style, sa culture, son audace, sa manière très personnelle de sentir les situations. Qu'elle puisse déclencher un

imaginaire d'ordre sexuel, c'est certain mais on comprend volontiers ceux qui voient en elle un espoir pour la droite.

Il n'y a pas que les politiques à être sous le charme. Moi-même, j'ai succombé. Je l'ai fait descendre d'un tableau de Fragonard. D'autres ont songé au *Misanthrope* et l'ont vue en Célimène. Je ne sais pas si elle va au théâtre. Au théâtre des Champs-Élysées, peut-être. Plus sûrement à la Comédie Française, un lieu où, comme en politique, on conserve, on innove, où tradition et modernité ne se repoussent pas. Et, justement, NKM s'est fait une amie de l'administratrice de la Comédie Française, Muriel Mayette. Cette professionnelle reconnue, qui a réussi de belles mises en scène, notamment de nos auteurs classiques, a un coup d'œil, un goût, une sûreté de jugement qui ne sont pas contestés. Elle trouve à Nathalie Kosciusko-Morizet un « charme inclassable », de la majesté dans le maintien, une grâce naturelle et des dons de comédienne capable de jouer les reines tout aussi bien que les mères Courage. La polytechnicienne, sans doute plus militaire que diplomate, est une femme réaliste, tenue par la raison, n'aimant guère les utopies, mais Muriel Mayette avait compris la souffrance de son amie devant la langue française dévastée, brisée dans son rythme par l'invasion de la novlangue néolibérale et les idiomes du management. Elle avait deviné son besoin de capter la bienveillance d'un auditoire, non par des formules vides destinées à entretenir l'illusion de l'efficacité, mais avec d'autres mots, d'autres façons de s'y prendre. Elle décide d'aider NKM dans la conduite de sa guerre secrète. Elle avait depuis longtemps repéré dans les discours et les écrits de De Gaulle la rhétorique – le drapé et le bronze – des vers de Corneille. Elle propose à l'ancienne porte-parole de se ressourcer en réinvestissant les tragédies de Racine et les personnages de son théâtre qui n'arrêtent pas de se croiser, de s'épier, de s'éviter, de s'affronter, d'intriguer dans des lieux indéterminés qui pourraient tout aussi bien se confondre avec les couloirs de l'Assemblée Nationale.

Aujourd'hui, NKM partage son temps libre avec ses enfants et avec Racine. Avec l'administratrice du Français, elle travaille le souffle, l'émotion, le silence, et se réapproprie peu à peu la musique si française du vers racinien. En réalité, la forme, le rythme de l'alexandrin sont en elle comme ils étaient enracinés dans le corps de bon nombre de Français. C'est avec *Cyrano de Bergerac* que le théâtre en vers a

connu ses derniers feux. Le succès populaire de cette pièce, au répertoire de la Comédie Française depuis des années, prouve non seulement la fidélité des Français pour ce type de spectacle mais la nécessité pour une langue d'être animée et tenue de l'intérieur par un rythme spécifique. Un rythme dont la survie souterraine est l'héritage de la Troisième République et de Jules Ferry. Pendant longtemps, tout Français cultivé, qui avait fait ses classes dans le secondaire, s'exprimait – pour peu qu'il fût en état de scène – au rythme de Corneille, Racine, Molière, Hugo ou Rostand. Avec la diversité et une école en crise, l'alexandrin a reculé et s'est perdu, remplacé entre autres par le rap. Mais, encore en mai 68, dans les AG, il suffisait de tendre l'oreille : qu'importent les contenus de conversations, le rythme à douze pieds trahissait des positions conservatrices de droite, la ligne de gauche étant portée par le vers à cinq pieds, du genre : « Ce n'est qu'un début / Continuons le combat » ou encore « Pas moyen d'y voir / sans penser Mao ».

Mallarmé, déjà, avait dit l'essentiel : « Crise du langage, crise de vers ». Les Français viennent d'assister au dévoiement de la fonction présidentielle et ils ont fait l'amer constat de ce que donne un pouvoir lorsqu'il est entre les mains d'une plèbe d'en haut, vulgaire, parvenue, qui parle mal, utilise le jargon des marchés et de la finance, et n'arrête pas de privatiser des pans entiers de la langue. Mais faisons un rêve. Ne se pourrait-il pas qu'un besoin de restauration fasse son chemin, ça et là, dans certains esprits ? Faut-il parler de révolution conservatrice ? L'expression a mauvaise presse. Mais on ne peut nier qu'une aspiration existe dans une partie de la société : l'envie de réparer la langue, de la décontaminer, de la retrouver, et qu'elle coïncide avec elle-même. Dans ces périodes où l'histoire hésite, le rythme de l'alexandrin, somnolant et immobilisé dans les profondeurs de la nation, bouge, se réveille, et revient à nouveau dans les hémicycles et les palais de la République. Les citoyens découvrent tout à coup aux discours proférés dans les hautes sphères de l'État, par certains dignitaires et parlementaires doués, des qualités d'éloquence, de panache, de persuasion, qui, certes, n'évitent pas toujours l'emphase anachronique, mais qui redonnent à l'action politique une solennité, une vie, une dignité, à la mesure d'une démocratie qu'on voudrait bien tempérée. Et dont la priorité serait de réformer de fond en comble une éducation nationale en crise.